

rière publique dans la province d'Ontario, joué un rôle actif et distingué. Le devoir s'imposait à l'honorable sénateur de maintenir la réputation et les traditions de sa famille. Son discours nous donne l'assurance qu'il remplira ce devoir et qu'il marchera sur les traces d'un père éminent.

Quant à mon ami le sénateur de la province du Nouveau-Brunswick, il a été mon collègue, mon adversaire et mon très bon ami dans une autre Chambre. Je l'ai souvent entendu prononcer ailleurs des discours excellents et intéressants. Je lui offre mes félicitations très cordiales, et il me fait plaisir de penser que pendant notre séjour dans cette Chambre, — qu'il soit long ou bref, — j'aurai le plaisir d'entendre souvent mon honorable ami parler dans la langue qu'il aime tant, et au nom de la race qu'il honore.

Maintenant, honorables messieurs, je veux me réfugier dans l'asile de la langue anglaise, — la langue de Chaucer et de Shakespeare, la langue de Walter Scott et de Bobbie Burns, la langue d'Emerson, Lowell, Longfellow, Channing et d'autres écrivains des Etats-Unis; la langue qui est le moyen de communication de près de 200,000,000 d'individus, parmi les plus puissants et les plus civilisés du monde; et, mieux que tout cela, la langue dans laquelle l'amour inépuisable de la mère a été communiqué à l'âme de son petit enfant.

Ayant affirmé mon droit de parler la langue de "la belle France" en cette Chambre, je vais poursuivre dans une autre langue qui m'est à la fois plus naturelle et plus facile.

Je n'ai pas l'intention de faire autre chose que quelques observations générales sur deux ou trois points qui ont été soulevés dans la discussion. Je ne crois pas qu'il soit très convenable, dans le débat sur l'adresse, d'entrer dans le détail des mesures promises mais non encore présentées; en conséquence, je m'en tiendrai presque entièrement aux observations générales. Ces observations contiendront peut-être des suggestions que les honorables sénateurs peuvent aimer à entendre et qui pourraient n'être pas dépourvues d'utilité pour nous, plus tard.

Je crois trouver, tant dans les débats des Chambres du Parlement que dans les journaux, une légère teinte de quelque chose qui pourrait s'appeler pessimisme ou panique. Je crois que nous devrions y résister dans les Chambres du Parlement et au dehors. Il n'y a pas matière à pessimisme ni à panique dans la situation du Canada, pas plus que dans les conditions qui existent au Canada à l'heure présente. Il est bon, en pensant à ces conditions et à cette situation, de faire une comparaison et de nous mettre en contraste avec d'autres portions du genre humain, réunies en

nationalités et en empires, qui ont eu à subir les mêmes épreuves que nous; par cette comparaison, nous allégerons notre lot, ou, du moins, nous nous mettrons en communion avec la fraternité humaine qui a passé par les misères d'une terrible guerre et qui, conséquemment, doit maintenant en porter le fardeau. En réfléchissant un peu à cela, nous pourrions aussi prendre en considération le fait qu'un pays doit porter la peine de ses propres fautes et de ses erreurs; et pour résumer la situation et nous rendre compte des conditions au Canada, aujourd'hui, nous devons prendre note des peines infligées par un trop grand optimisme et par une politique erronée, adoptée de bonne foi et avec les meilleures intentions, dans le temps, mais qui n'a pas réalisé les espérances qu'elle avait fait naître au début et a engendré des conséquences qui n'étaient pas prévues alors.

Au premier rang se trouve la situation des chemins de fer. Nos affaires seraient infiniment meilleures aujourd'hui si nous n'avions pas à combler un déficit de \$60,000,000 ou \$70,000,000 dans les opérations de nos chemins de fer nationaux. C'est là un fardeau dont nous pouvons nous affliger; mais il existe, et il est le fruit de nos propres œuvres, de notre politique, le résultat de nos entreprises. Il nous faut en porter le poids. Mais nous le porterons plus aisément si, dans la foi et l'espoir, nous laissons nos regards se porter un peu en avant et contempler les jours à venir où, grâce aux progrès du Canada, ces chemins de fer, qui nous sont aujourd'hui à charge, s'ils sont convenablement dirigés et exploités, non seulement équilibreront leurs recettes et leurs dépenses, mais seront une source de revenus pour nous-mêmes. Porter un fardeau et le porter les yeux rivés au sol, est tout à fait différent de l'autre manière, celle qui consiste à prendre son fardeau et à le porter en regardant en avant, vers le temps où le fardeau nous sera enlevé et deviendra un actif producteur de revenus. Si nous supportons le fardeau actuel avec plus d'espoir, avec plus d'entrain, nous rendrons d'autant plus facile la réussite finale.

Maintenant, il nous faut considérer que nous avons subi une guerre et qu'il nous faut nous soumettre aux résultats de cette guerre. Nous avons aujourd'hui une dette nette de \$2,400,000,000. Avant la guerre, notre dette atteignait la somme, faible en comparaison, d'environ \$330,000,000. Notre dette, nous nous la sommes imposée nous-mêmes, parce que nous nous sommes lancés dans une entreprise, une guerre, qui a eu pour résultat de nous entraîner à ces dépenses; et il nous faut envisager le fardeau de cette dépense dans le même esprit, et par l'application de la même volonté et de la